Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 23

Artikel: Notes sur quelques anciens usages vaudois
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185812

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

tenta l'escalade du baccalauréat, et, successivement, de tous les grades qui devaient la conduire avec triomphe jusqu'au doctorat.

De légers secours offerts par la baronne de Rothschild parèrent aux côtés matériels les plus pressants de cette existence en partie double, laquelle, après le labeur du jour aux cliniques et à l'amphithéâtre, consacrait encore ses veilles à des travaux d'aiguille et de copie. C'est qu'il y avait à nourrir deux bébés et de vieux parents absolument sans ressources.

J'ai sous les yeux des lettres et des attestations des sommités médicales et scientifiques dans les services desquelles a tour à tour passé Mme Brès.

J'y trouve, sous la signature de M. Sainte-Claire Deville, que « Mme Brès, mère de famille, attachée à ses devoirs, a concilié les nécessités très-dures de la famille avec le travail et l'assiduité à ses fonctions dans les hôpitaux. »

Puis, sous la signature du savant professeur Sappey : « Mme Brès a étudié l'anatomie dans mon laboratoire pendant deux années consécutives ; elle y a fait preuve de zèle et d'assiduité. Dans ses rapports avec les élèves, elle a constamment montr. beaucoup de tact et une parfaite convenance. »

Le regretté docteur Lorrain écrivait :

« Elle sait vaincre sans effort les sérieuses difficultés de sa condition dans un milieu où les femmes n'ont pas eu accès jusqu'ici. »

M. Gavarret, professeur à la Faculté de médecine, lui rend cette justice que : « dans les nombreuses circonstances où ses études l'ont forcément mise en contact avec les étudiants en médecine, elle a su leur commander le respect par son attitude digne et irréprochable. »

Le docteur Brocca certifie que : « pendant les deux sièges de Paris, elle a fait son service avec une exactitude que n'a pu interrompre le bombardement. » Et pourtant, une nuit, s'étant levée pour administrer un julep à un malade dont la toux incessante la peinait, son lit reçut un obus qui le réduisit en miettes. Après constatation des dégâts, elle reprit vaillamment sa tâche hospitalière.

Enfin le doyen de la Faculté, M. Würtz, a reconnu que : « par sa tenue parfaite, Mme Brès a justifié l'ouverture de nos cours aux élèves du sexe féminin. »

Témoignage particulièrement précieux en ce qu'il établit publiquement Mme Brès, le pionnier de ce défrichement scientifique où aucune Française n'osait, avant elle, s'aventurer.

La voici reçue *docteur*, reçue sans galanterie inopportune, avec la conviction entière de son savoir, à toutes boules blanches. Si les illustres professeurs la complimentent, si les étudiants lui font une ovation, ils s'adressent au *candidat* méritant, et non point à la jeune femme.

Elle a si bien montré que, chez elle, la femme demeurait au foyer, près des enfants et que, maîtresse de ses nerfs, faisait de l'anatomie des heures entières sans fatigue, déjeunant avec ses camarades sur le coin des tables de dissection, elle entendait, dès son entrée à l'Ecole, n'être plus que médecin.

On a raconté alors, et c'est vrai, que le sultan voulait attacher le nouveau docteur à son harem.

Il y eut des engagements pris, des honoraires considérables stipulés : quarante mille francs par an, si le *docteur* Brès s'enfermait au Palais ; vingt mille francs s'il entendait faire de la médecine à Constantinople. Mme Brès voulait élargir le cercle de ses observations et non point borner son activité à étudier l'obésité traditionnelle des femmes du sultan.

Mais prête au départ, elle apprit de l'embassadeur ottoman que, dans ce fantastique pays, l'usage était de payer, au palais, en tapis et en étoffes précieuses, quitte à en tirer parti et à obtenir des favorites quelques parcelles de l'or dont elles sont seules à disposer là-bas. Mme Brès, n'éprouvant aucun attrait pour ce genre de trafic, renonça sans regret à l'honneur de soigner ces dames et entreprit de faire tout simplement de la clientèle parisienne.

En femme d'esprit et de tact, elle s'est faite le médecin des enfants et des femmes. Celles-ci perdent toute crainte, en rencontrant cet intelligent et gracieux visage de trente-cinq ans, cette conversation simple et souriante, cette observation si fine, si prompte au diagnostic sous la forme d'une réelle bonté. A la veille d'être mères, elles la veulent près de leur lit, si quelque accident survient, elles ont confiance dans ses mains blanches et fermes qui ont la solidité de l'acier et la délicatesse féminine. On peut lui confier ce qui coûte fort à dire parfois, et l'abandonner à ses soins avec la sécurité de la pudeur satisfaite.

Et si les bébés souffrent, si l'on ne peut comprendre leurs plaintes, à qui les mères vont-elles avec plus d'empressement qu'à ce n° 9 de *la rue de Verneuil* où une autre mère connaît toutes les angoisses, a partagé toutes leurs émotions, mais, aidée de la science, va combattre pour leurs enfants comme elle a combattu pour les siens ?

Très-modeste, elle parle peu du bien qu'elle a fait déjà, des récompenses et des diplômes qui lui sont parvenus sans qu'elle les ait jamais sollicités, des hommages qui ont été rendus à son mérite.

Ce n'est point de sa bouche que je tiens ce fait touchant :

A la Pitié, une malheureuse créature met au monde un pauvre petit être qui paraît n'être déjà qu'un cadavre. Les soins usités en pareil cas pour rappeler les nouveaux nés à la vie demeurent sans effet. Le docteur Lorrain lui-même déclare que tout paraît inutile. Mme Brès ne peut se résoudre à l'abandonner. En désespoir de cause, elle colle ses lèvres aux lèvres violacées du petit moribond, et lui insuffle sa propre vie avec une douceur et une ténacité telles qu'après une heure vingt minutes de soins elle eut la consolation de le sentir s'agiter dans ses bras.

C'est bien aussi un peu en forçant les clés de son tiroir que j'ai pu y voir la médaille d'honneur de la *Société d'Encouragement au bien* pour : « Services rendus à l'humanité ; « celle de la *Société pour le développement, de l'instruction et de l'éducation populaires,* pour : « l'exemple que Mme Brès a donné aux jeunes femmes désireuses de se créer une position dans le monde ; » la croix de bronze de la *Société Internationale de secours aux blessés* en : « souvenir des soins donnés aux blessés des deux sièges de Paris transportés à la Pitié. » Et ce diplôme si original et si honorable de la *Société des hospitaliers sauveteurs bretons,* comme hommage « à Mme Brès, docteur en médecine qui a rendu à la pudeur des femmes le signalé le service de leur donner le moyen de s'adresser à un médecin de leur sexe » et bien d'autres encore qu'il serait interminable d'énumérer.

Enfin sa science d'écrivain vient d'être couronnée par les palmes d'Officier d'Académie.

Chez elle, la science a fait le médecin, la femme assouplit la science, la grâce de l'une embellit l'aridité de l'autre, et toutes mes lectrices qui auraient l'occasion de contrôler mes dires me sauront gré de leur avoir raconté l'odyssée de notre courageux docteur en jupon.

CLAIRE DE CHANDENEUX.

Notes sur quelques anciens usages vaudois.

Recueillies de diverses conversations avec des vieillards, surtout à Dommartin et à Lavaux, et lues à la Société d'Emulation à Vevey, le 23 février 1824.

(Voir le *Conteur Vaudois* du 29 mai).

L'autorité veillait non seulement sur les charivaris, mais sur différents usages, tels que les *Tchaffairous* du *Carmentran*, les *Lanneries* et les *Fuléra* de mai, ou plutôt les *Vougues.* — Ces mots, essentiellement vaudois, demandent une explication.

Vouga est pris dans l'ancienne acception du mot français *vôgue*, et signifie une fête générale, un tout-y-va.

Fuléra ou *fouléraie*, selon Ducange, signifie libre et sans frein. Dans notre patois on appelle *onna fouléra,* une action non réfléchie, un peu folle, un acte qui ne mène à rien, ou une farce comique, Il paraît qu'autrefois les jeunes garçons et les jeunes filles s'affublaient, le premier dimanche de mai.

de ce qu'ils avaient de plus brillant, se couronnaient de fleurs et ayant à leur tête le personnage le plus bouffon, déguisé d'une manière grotesque, et qu'on appelait le *Fou de mai*, en patois *Patifou* ou *Fou dai patté*, c'est-à-dire vêtu de chiffons de diverses couleurs ; un arlequin.

Ces jeunes gens allaient ainsi en procession faire des singeries et chanter devant toutes les maisons du village où chacun leur donnait de quoi faire des omelettes, des beignets et d'autres friandises qu'ils mangeaient en commun, après quoi ils passaient l'après-dînée à danser dans une grange. Aujourd'hui ces folies sont partout laissées aux enfants ; mais les jeunes gens s'en dédommagent en organisant quelque repas commun suivi de danses. D'ailleurs on a eu soin de fixer au mois de mai diverses abbayes ou sociétés militaires qui se sont beaucoup multipliées et ont fait presque abandonner les vogues de mai. On a aussi pris cette époque pour les *revues* générales des milices.

Le *Carmentran*, comme qui dirait carême entrant, est un reste du *Carnaval*, mot qui vient lui-même de *dies carnali* (jours de viande).

Le premier dimanche du Carême, ou jour des Brandons, la coutume veut qu'on fasse du riz au lait et des merveilles ou autres beignets appelés *crépis*. La jeunesse de chaque village se réjouit ordinairement ce jour-là. C'est aussi le soir de cette journée qu'on allume les *Tchaffairous*. On ramasse autant de bois que l'on peut, on le transporte à l'endroit le plus élevé du territoire de la commune, et, à l'entrée de la nuit on y met le feu et la jeunesse danse autour. On dit que depuis le village de Bullet rien de plus beau que de voir ces feux disséminés par centaines sur toute l'étendue du pays qu'on a à ses pieds.

Les *Chaffairous* sont les anciens feux des Brandons. Ce mot patois a la même origine que *Chaffagium*, qui, dans la basse latinité, signifie chauffage. *Brandon* vient de Brand, mot saxon qui signifie *incendie*. *Branda*, en basse latinité, est un tison ardent. *Dâi brandons*, en patois, des petites branches de bois sec. *Dâi rebrondons*, jeunes pousses des plantes qui avaient été étêtées.

Quant à ce qui concerne le mot *Lannerie*, on a voulu lui chercher des étymologies savantes, mais je suis persuadé qu'il vient tout simplement du mot patois *lan*, qui signifie une planche. Dans les montagnes, *onna pîce de fruit lannaye* est un fromage qui, par défaut de fabrication, se sépare en euillets et ressemble à un tas de planches.

Les *Lanneries* sont des fêtes dans lesquelles on bâtit un château en planches. On l'entoure de palissades et de fossés et les jeunes gens s'exercent tant à l'attaque qu'à la défense de cette place forte. Divisés en deux bandes conduites par leurs officiers, ils imaginent toutes sortes de ruses de guerre et entrent en pourparlers comiques pour la reddition de la place, entreprennent des sorties ou des assauts, sont tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, et en sont quittes souvent pour quelques blessures très réelles ; il est même arrivé de très grands malheurs dans ces jeux. Voilà pourquoi on a si souvent défendu les *Lanneries*, qui sont encore tellement du goût des communes du Jorat, qu'il ne se passe guère d'année sans qu'il s'en fasse quelqu'une qui attire toujours un très grand concours de monde. C'est là aussi une des réjouissances du mois de mai.

Les *Pappegay* n'ont peut-être pas une origine plus noble que les Lanneries ; mais ces fêtes ont été retirées de bonne heure des mains de la jeunesse seule et organisées en exercices militaires réguliers. Le Pappegay de Nyon a été sanctionné par le duc de Savoie en 1527 et a obtenu de grands priviléges. Ducange dit que *Pappagallus* signifie un perroquet et cite à preuve un acte du Dauphiné de 1333. Pappagallus est comme qui dirait le Pape des oiseaux.

Le prince Richard de Metternich vient de publier les *Mémoires* de son père, le célèbre diplomate, mort il y a une vingtaine d'années. Pendant son séjour à Paris, comme ambassadeur d'Autriche de 1806 à 1809, Metternich fut en relations très suivies avec Napoléon, dans l'intimité duquel il était souvent admis. Aussi les réflexions qu'on trouve dans cet ouvrage sur le caractère et les habitudes de ce monarque sont-elles excessivement piquantes. En voici quelques fragments :

« Pour juger cet homme extraordinaire, dit Metternich, il faut le suivre sur le grand théâtre pour lequel il était né. La fortune avait sans doute beaucoup fait pour Napoléon, mais par la force de son caractère, par l'activité et la lucidité de son esprit, et par son génie pour les grandes combinaisons de l'art militaire, il s'était mis au niveau de la place qu'elle lui avait destinée. N'ayant qu'une seule passion, celle du pouvoir, il ne perdait jamais ni son temps, ni ses moyens à des objets qui eussent pu l'éloigner de son but. Maître de lui-même, il le devint bientôt des hommes et des événements. Dans quelque temps qu'il eût paru, il aurait joué un rôle marquant. Mais l'époque où il fit les premiers pas de sa carrière était particulièrement propre à faciliter son élévation. Entouré d'individus qui, au milieu d'un monde en dissolution, marchaient au hasard, sans direction fixe, et livré à tous les genres d'ambition et de convoitise, lui seul sut former un plan, y tenir ferme et le conduire à sa fin.

» Voici une anecdote qui prouve jusqu'à quel point Napoléon comptait sur l'énergie de son œuvre et se croyait au-dessus des accidents de la vie. Parmi les paradoxes qu'il se plaisait à soutenir sur des questions de médecine et de physiologie (sujets qu'il abordait avec une sorte de prédilection), il prétendait que la mort n'était souvent qu'une absence de volonté énergique chez les individus. Un jour, à St-Cloud, il avait fait une chute dangereuse (il avait été jeté d'une calèche sur une borne